

Préface  
*L'Espace littéraire*\* : plaisir et anxiété de lire<sup>1</sup>



Jacques Cortès  
Fondateur et Président du Gerflint, France

*Auteur, lecteur, personne n'est doué, et celui qui se sent doué,  
sent surtout qu'il ne l'est pas, se sent infiniment démuné,  
absent de ce pouvoir qu'on lui attribue*  
Maurice Blanchot<sup>2</sup>

Encore une fois<sup>3</sup>, les travaux rassemblés dans ce numéro sont un large ensemble d'essais sur la lecture d'ouvrages littéraires et poétiques. De nouveau, donc, car il est en perpétuelle évolution, nous pénétrons dans le complexe univers éthique de la réception/interprétation du texte dont le traitement scientifique, en France, a donné et donne toujours lieu à des travaux copieux depuis le milieu du siècle dernier où l'on a découvert, quoiqu'avec avec quelques décennies de retard, les ouvrages des formalistes russes<sup>4</sup> dont l'influence a suscité les polémiques que l'on sait avec la socio-critique française (Lanson, Picard) mais en donnant aussi un incontestable coup de pouce régénérateur à la sémiotique littéraire.

Rappelons, toutefois, quelques idées élémentaires incontournables. Si, dans le monde de la littérature, le climat offensif et défensif (souvent âpre) des décennies qui nous précèdent, a été du plus grand intérêt, observons aussi qu'il n'a nullement anéanti les approches traditionnelles elles-mêmes bien assises (du type « *l'homme et l'œuvre* ») toujours pratiquées avec fidélité par les pédagogues de toute tendance, dans la mesure où les liens entre valeur et historicité n'ont été et ne sont en fin de compte niés par personne. Aaron Kibedi Varga a ainsi écrit, avec sagesse, en 1981, qu'il est « *impossible de réintroduire en littérature le problème de la valeur sans poser de nouveau celui de l'historicité*<sup>5</sup> ».

Sur ce point, donc, accord parfait entre anciens et modernes pour reconnaître qu'il n'y a pas d'absolu dans la langue (qu'elle soit littéraire, véhiculaire ou vernaculaire), ce que Saussure<sup>6</sup>, dès le début du siècle dernier, exprimait avec toute la clarté désirable en soulignant qu'elle (la langue) « *est une forme et non une substance* », ce qui l'autorisait à mobiliser toute l'attention du linguiste et même, par anticipation, celle

\*Titre emprunté au célèbre essai de Maurice Blanchot publié par Gallimard en 1955.

de son futur compère sémioticien, sur la notion capitale de **différence** sur laquelle repose, aujourd'hui comme hier et sans doute demain, tout l'édifice de n'importe quel système sémiologique, quel que soit l'angle sous lequel repose l'observation. Et Saussure de souligner : « *c'est la différence qui fait le caractère, comme elle fait la valeur de l'unité* ». C'est là un des grands principes fondateurs (sans doute même le plus important) des approches de la communication (sous toutes ses formes) qui se déclinent aujourd'hui - on le sait - en de nombreuses sous-disciplines en fonction du **point de vue** choisi. C'est ce dernier, en effet, et lui seul, disait encore Saussure, « *qui crée l'objet* » que l'on examine. On ne répètera jamais assez que l'épicentre de toutes les théories est là.

Mais après ce simple rappel, revenons à la lecture littéraire que, pour ce numéro - sans aucune intention provocatrice - nous envisagerons comme un espace de **plaisir et d'anxiété**. Les œuvres étudiées<sup>7</sup> dans les pages qui suivent, sont une illustration diversifiée de l'oxymore sentimental (anxiété et plaisir) que nous avons choisi comme sous-titre générique de notre commentaire.

L'ambition générale de chacun des mini essais critiques ici rassemblés, peut être ramenée à quelques grandes préoccupations dont la majeure est très clairement le besoin compulsif de recherche identitaire. Ce besoin concerne autant les auteurs des œuvres analysées que, de toute évidence, les analystes eux-mêmes qui projettent immanquablement leur propre histoire dans celles des héros qu'ils découvrent, éprouvant même d'autant plus d'angoisse et de plaisir à fréquenter ces derniers que la fiction poétique rejoint et justifie plus ou moins leur vécu réel ou fantasmé, *i.e* leurs indignations, aversions, ressentiments, ou, *a contrario*, leurs ferveurs, attirances ou attentes sous l'influence latente, sous-jacente et même oubliée de toutes les « casquettes » qu'ils ont portées et/ou portent encore, et qui - éventuellement à leur insu - les gouvernent, les endoctrinent et les manipulent au point d'en arriver à les intoxiquer.

Maurice Blanchot, ainsi, évoque, traitée cliniquement par le grand psychologue Pierre Janet (1859-1947), une malade « qui ne lisait pas volontiers parce que, disait-elle avec une vraie répulsion, « *un livre qu'on lit devient sale* »<sup>8</sup>. La lecture, en effet, donne au livre son existence, le fait devenir une œuvre « *par-delà l'homme qui l'a produite, l'expérience qui s'y est exprimée et même toutes les ressources artistiques que les traditions ont rendues disponibles* »<sup>9</sup>. Mais, modifiant un peu le fameux aphorisme de Paul Watzlawick sur la communication<sup>10</sup>, disons qu'en matière de lecture (entre autres) « *on ne peut pas ne pas évaluer* ». Ce qu'il faut bien comprendre ici, c'est qu'il existe une police de la pensée dont l'épicentre est dans le lecteur lui-même. Chez la malade de Pierre Janet, cette police exclut totalement la lecture en tant que telle et c'est là, d'évidence, un cas limite relevant de la pathologie mentale pure et simple. Toutefois, symboliquement, la lecture, pour cette malade, entre bien dans le champ de l'anxiété

qu'évoque notre titre, mais aussi du plaisir défendu, car, comme la pomme tentatrice du paradis, ce plaisir est réputé « sale ». Nous sommes donc bien dans la moraline<sup>11</sup> asphyxiante d'une certaine conception spiritualiste du Bien et du Mal.

Mais il serait naïf de s'en tenir là. La « police » peut, en effet, prendre aussi des aspects automatiques ou habilement calculés chez tout individu qui, naturellement, établit un choix extrêmement rigoureux de ses lectures en excluant soit les domaines estimés « sans intérêt » pour lui, soit ceux que condamnent des instances supérieures auxquelles il fait allégeance pour des raisons sincères ou par simple prudence (avec toutes les postures sociales d'innocence et de protection que nous pouvons imaginer). Les autodafés de livres dits « dangereux » et même d'êtres vivants estimés « nuisibles » parce que coupables de « comportements culturels » inacceptables, ont existé et existent toujours, hélas, et l'on constatera, en lisant les pages qui suivent, que la lecture d'ouvrages algériens **de langue française** peut amener certains analystes très talentueux à prononcer des verdicts sévères sur cette littérature estimée « greffée », donc aboutissant à transformer l'auteur jusqu'à faire de lui un sous-produit culturel artificiel, un EGM ou *Ecrivain Génétiquement Modifié*. Le débat posé par ce numéro, on le voit bien, se situe à une hauteur certaine et peut embrasser une multiplicité de domaines où s'affrontent, non le Bien et le Mal ou le Juste et le Faux, mais des opinions divergentes, des valeurs inconciliables, des fanatismes, des idéologies, des croyances... le seul crime de l' « AUTRE » étant finalement de n'être pas dans le « moule » adéquat pour avoir voix au chapitre ou même - dans le pire des cas - droit à la vie.

Ce sont là quelques observations sur l'acte de lecture dont on voit bien qu'il est le prolongement, dans la fiction romanesque ou poétique, de réalités, fantômes ou fragilités dont la source est dans le vécu de chacun : rêves, échecs, frustrations, renoncements, spoliations de tous ordres qui justifient le titre de cette préface soulignant symboliquement un sentiment réel d'angoisse inhérent à toute production de sens, qu'il s'agisse d'écriture ou de lecture poétique<sup>12</sup>. Lire, en effet, est à bien des égards une épreuve avec tout ce que ce mot comporte de souffrance et de bonheur, de peine et d'espérance, de légèreté et d'endurance... car c'est un acte long, difficile, parfois pesant, et chargé d'ambiguïté dans la mesure où le sens que l'auteur souhaitait nous transmettre court tous les risques d'être perçu de travers. On n'entre pas dans un texte comme un âne dans un moulin.

Le sujet lisant est en effet placé devant un objet constituant « le point de départ d'une observation » complexe ayant pour visée implicite, *via* l'œuvre examinée, la personne même de l'écrivain, son évolution, sa psychologie, l'image globale - variable d'un lecteur à l'autre - qui est la sienne et qui permet, quelle qu'elle soit, de considérer le texte entier comme le *symptôme* d'une « œuvre déterminée<sup>13</sup> » que chaque lecteur vigilant peut estimer identifiable à chaque époque de son cheminement historique. Le

danger de récupération est donc constant - comme le démontre abondamment, sur toutes sortes de sujets littéraires, politiques ou idéologiques, la chronique médiatique quotidienne - car il est clair que l'œuvre écrite n'appartient plus à son auteur et peut donner aux héros de naguère et même de jadis, une identité conceptuelle conforme aux points de vue de chaque tranche d'histoire et de chaque lieu considéré. Le personnage de *Tartuffe*, par exemple, a fait des « sauts et gambades » caractérielles du XVIIIème siècle à nos jours, adaptant les sublimes mots de Molière à la vision qui convenait :

- d'abord au Siècle de Louis XIV et à la Compagnie du Saint Sacrement,
- puis à celui « des Lumières »,
- puis au Romantisme,
- puis aux changements économiques et industriels de l'Europe en général, de la France en particulier (dans un XIXème siècle partagé entre deux empires autoritaires, trois régimes monarchiques et trois Républiques),
- puis à la « Belle Epoque » entre deux guerres mondiales d'une barbarie inouïe,
- puis à l'Existentialisme,
- puis à la Décolonisation,
- puis aux « Trente Glorieuses » suscitant la révolution culturelle de 68,
- puis au déclin du religieux ici et à son expansion là, faisant naître l'angoisse d'un « Choc des Cultures » induisant la nécessaire remise en question et revalorisation de la Laïcité dans tous les lieux où des affrontements idéologiques et spirituels risquent de se concrétiser au fil des années, notamment en raison des bouleversements démographiques qu'entraîne un phénomène migratoire endémique et permanent donc difficilement gérable, surtout en période de crise économique mondiale.

Selon l'orientation évaluative que l'analyste choisira en son âme, conscience et compétence, il pourra donc envisager - en enquêteur sérieux - les traces indicielles, dans le texte même, de plusieurs pistes<sup>14</sup> explicatives possibles : sociologique, psychanalytique, biographique, historique, politique, religieuse, éthique etc. sous la seule réserve que, conformément à la phrase de Saussure (citée *supra*), le texte soit envisagé comme une forme et non comme une substance.

Ce qui importe, en effet, ce n'est pas de faire d'emblée de la métaphysique interprétative gratuite plus ou moins bavarde, mais de tenter de formuler, en symbiose étroite avec le texte, des constats probatoires aussi précis et donc fiables que ceux d'un huissier de justice, auxquels pourront être opposés, par un autre lecteur, d'autres constats tout aussi plausibles mais structurés sur d'autres indices textuels faisant autant système que les précédents mais dans une ligne démonstrative évidemment différente.

D'où la nécessité de la dialogique<sup>15</sup> pour dénouer le nœud gordien des oppositions - si partiellement et imparfaitement que ce soit - autrement qu'à coups de sabre. Le lecteur peut effectivement adhérer (à) ou refuser ce que l'auteur propose. Il a même le droit de condamner l'écrivain et son œuvre entière si cela lui chante, mais le texte qu'il produira, s'il passe de l'impression fugitive à un positionnement écrit sur ce qu'il aura compris, deviendra à son tour objet de lecture et donc d'évaluation.

Un texte, en effet, est toujours pluriel. Un simple poème de Francis Ponge, *le FEU*<sup>16</sup>, par exemple, long d'à peine 6 lignes, apparaît comme le vecteur d'une série de symboles : *mobilité, hasard, instabilité, systémativité, destruction, métamorphose et régénération* sur lesquels peuvent prendre appui d'innombrables connotations potentiellement repérables, sous réserve de vigilance et de créativité pour lire et se former une idée, une jouissance ou un refus des 6 lignes de Ponge.

Les jeunes artistes de RAP - dont il est question dans les pages qui suivent - ne pratiquent certainement pas, eux, la litote, mais ils ont fort bien senti et compris que c'est par le rythme, l'intonation, la gestuelle et l'ambiance qu'ils peuvent très concrètement clouer publiquement au pilori une « Chose » non plus matérielle (comme chez Ponge) mais sociale cette fois : chômage, sentiment d'abandon, désir de revanche, colère, racisme et xénophobie, mépris à l'égard d'une société bloquée qui les ignore... Leur champ littéraire est là dans ces thèmes qu'ils exploitent fort habilement pour parvenir à cette union quasi mystique avec un public d'avance conquis et solidaire. Dans la salle qui écoute, passionnée, les mots du texte clamé ne sont pas obligatoirement perçus. Qu'importe ! On n'est pas là pour faire de la sémantique mais pour se défouler, se griser de bruits, mais aussi d'admiration pour les héros de cette bataille qui parviennent à « casser » enfin la morosité de la vie. Qu'il y ait dans ces dénonciateurs de tous les maux de la société des vertus chevaleresques est une hypothèse valable. Le revers de la médaille - pour marquer une différence avec le héros de Cervantès s'attaquant à des moulins à vent - c'est que le RAP est une « affaire » dont les vertus éthiques indiscutables sont inscrites - qui lui jettera la première pierre ? - dans une attente essentiellement commerciale. On est dans le « Show Business ».

La lecture de cette nouvelle collection d'essais proposés par de jeunes chercheurs algériens, est prometteuse - qu'on me permette de me répéter - d'anxiété et de plaisir. On y découvrira tous les espaces littéraires possibles : exil et errance ; cheminements identitaires au fil de narrations liées à l'évocation de déplacements dans l'espace d'un écrivain ; aventure poétique de l'identité algérienne ; confrontation linguistique et culturelle au sein d'un espace urbain contemporain ou revu historiquement au travers des impressions de voyage d'un touriste prestigieux (mais plus intéressé par les lieux que par leurs habitants) ; climat insurrectionnel tragique d'un pays déchiré par la guerre civile ; descente aux enfers d'un héros engagé d'abord malgré lui, mais pris

ensuite au piège de la barbarie en raison des responsabilités qu'il assume ; statut, rôle et image de la femme dans une société en recherche d'elle-même ; logique fictionnelle et réalité ... etc.

Qu'on nous permette de donner le dernier mot à deux grands écrivains :

- d'abord à Milan Kundera écrivant, dans *Les testaments trahis* « aucune des affirmations qu'on trouve dans un roman ne peut être prise isolément, chacune d'elle se trouve dans une confrontation complexe et contradictoire avec d'autres affirmations, d'autres situations, d'autres gestes, d'autres idées, d'autres événements. Seule une lecture lente, deux fois, plusieurs fois répétée, fera ressortir tous les rapports ironiques à l'intérieur du roman, sans lesquels le roman restera incompris ;
- mais rappelons aussi ce passage du *Premier Homme* où Albert Camus évoque l'émotion angoissée qu'il éprouvait à entendre lire par son Maître d'école, un livre de Dorgelès sur la « Grande Guerre » qui lui avait pris son père : « A la fin de chaque trimestre avant de les renvoyer en vacances, et de temps en temps, quand l'emploi du temps le lui permettait, il avait pris l'habitude de leur lire de longs extraits des Croix de feu de Dorgelès. Pour Jacques, ces lectures lui ouvraient encore les portes de l'exotisme, mais d'un exotisme où la peur et le malheur rôdaient, bien qu'il ne fût jamais de rapprochement, sinon théorique, avec le père qu'il n'avait pas connu. Il écoutait seulement avec tout son cœur une histoire que son maître lisait avec tout son cœur et qui lui parlait à nouveau de la neige et de son cher hiver, mais aussi d'hommes singuliers, vêtus des lourdes étoffes raidies par la boue, qui parlaient un étrange langage, et vivaient dans des trous sous un plafond d'obus, de fusées et de balles. Lui et Pierre attendaient chaque lecture avec une impatience chaque fois plus grande. »

L'espace littéraire, on le voit de façon lumineuse ici, est bien cet univers chargé d'angoisse et de plaisir où « chaque lecteur a sa propre lecture intrinsèquement semblable à son ego<sup>17</sup> ».

#### Notes

1. Nous nous inspirons, pour ouvrir cette préface, de Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, VI, p.251, folio, essais, Gallimard, 1955.

2. Blanchot, *ibid*.

3. Cette locution adverbiale est tout à fait légitime ici car la revue *Synergies Algérie* a déjà consacré une bonne douzaine de numéros aux questions les plus diverses touchant à l'analyse du fait littéraire et poétique. Nous recommandons donc à notre lecteur, de se reporter au site du Gerflint, de cliquer (dans nos publications) sur *Synergies Algérie*, et il trouvera (dans la liste ci-dessous), en accès libre et gratuit, une base importante de données, assorties de multiples exemples d'illustration des grandes idées touchant à la sémiotique (numéros 3 - 6 - 7 - 10 - 11 - 13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18 et 19) :

<http://gerflint.fr/synergies-algerie> [Consulté le 15 mars 2014].

Mais il peut aussi, toujours en accès libre et gratuit, consulter toutes les autres revues du GERFLINT où des travaux considérables sont à sa disposition pour faciliter sa formation et ses recherches personnelles :

<http://gerflint.fr/Base/base.html#revues> [Consulté le 15 mars 2014]

4. Citons quelques noms particulièrement importants de savants russes qui ont fondé les cercles linguistiques de Moscou (1914) et de Saint Petersburg (OYOPAZ, 1916) et à qui l'on doit des avancées spectaculaires dans le domaine ici abordé : Ossip Brik (1888-1945) et Roman Jakobson (1896-1982) structures rythmiques et métriques au cœur aussi poèmes ; Vinogradov (1895-1969) faits de style ; Iouri Tynianov (1894-1943) dialectique des genres ; Vladimir Propp (1875-1970) typologie des contes ; Victor Chlovski (1893-1984) construction narrative des récits...

5. A. Kibedi Varga, *Théorie de la littérature*, Edit. A. et J. Picard, 1981, p.34.

6. Toutes les citations de Saussure sont empruntées au chap. IV du CLG.

7. Pour la plupart, ces œuvres ont été choisies par nos auteurs, dans le répertoire algérien contemporain, avec des auteurs comme Assia Djebar, Yasmina Khadra, Mohamed Dib, Abdelkader Djemai, Malika Mokeddem, Soumya Ammar Khodja ; mais aussi dans le répertoire tunisien avec Fawzia Zouari, et même français et africain (de façon très minimaliste) avec Maupassant et le théâtre noir francophone, mais sans omettre non plus d'autres textes de création poétique populaire, notamment le **RAP** (Rythm And Poetry) dans l'espace urbain où, nous le savons, il a pris une place « artistique » considérable depuis une ou deux décennies.

8. Maurice Blanchot *ibid.* p.251.

9. Blanchot *ibid.* p.255.

10. Paul Walrzlavick : « On ne peut pas ne pas communiquer ».

11. La moraline est un concept Nietzscheen pour marquer « *la simplification et la rigidification éthiques qui conduisent au manichéisme et qui ignorent compréhension, magnanimité et pardon* ». Cf Morin, *L'Éthique, Méthode n° 6*, p.57.

12. Le mot *poétique*, pour nous - mais nous suivons en cela un courant de pensée assez général - englobe toute forme d'écriture illocutoire (ou énonciative) donc chargée de valeurs liées à une situation de communication toujours complexe et évolutive.

13. L'œuvre, pour tout lecteur, est déterminée par des causes externes et par les choix implicites qu'en ferait l'auteur selon l'interprétation (subjective ou se voulant rationnelle) élaborée par le lecteur. Comme on le voit, la scientificité de la lecture est une question toujours ouverte sur laquelle pèse le contenu de la petite phrase de Blanchot que nous avons mise en exergue de cette préface.

14. Cf « les longues cohesives chaînes de Halliday et Hasan « qui sont moins constituées de pensée que de mots d'abord perçus, éprouvés et vécus dans leur matérialité articulatoire et sonore.

15. La dialogique telle que la conçoit Edgar Morin (*La Méthode 5, l'humanité de l'humanité*, p.347 ; *et, 6, L'Éthique*, p.234) ne doit pas être confondue avec la dialectique hégélienne où « *les contradictions trouvent leur solution, se dépassent et se suppriment dans une unité supérieure* » (thèse, antithèse, synthèse). « *Dans la dialogique, les antagonismes demeurent et sont constitutifs des entités et des phénomènes complexes* ».

16. Francis Ponge, *Le Parti Pris des Choses*, Poésie/ Gallimard, 1972, Le Feu, p.47.

17. Michel Déon, *Lettres de château*, Gallimard, 2009.

18. Ce texte intitulé *L'espace littéraire: plaisir et anxiété de lire* fera l'objet d'une 2<sup>e</sup> édition imprimée en septembre 2014 dans la revue *Les Essentiels de Maqalid*, du Ministère de l'Enseignement supérieur et du Bureau Culturel Saoudien. Paris. France. Avec les remerciements du GERFLINT.